



Grise-Vallée | Journal scolaire | Tome 5

# Le Gorille que l'on croyait disparu

STEVE PROULX



TRÉCARRÉ



Grise-Vallée | Journal scolaire | Tome 5

# Le Gorille que l'on croyait disparu

STEVE PROULX

**TRÉCARRÉ**  
Une compagnie de Quebecor Media

## AVERTISSEMENT

Histoire d'éviter les ennuis, nos avocats nous ont demandé de vous dire que ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes connues ou des faits réels serait donc purement fortuite.

En résumé, tout est faux dans ce livre. Du premier mot jusqu'au dernier.

Plusieurs événements relatés dans ces pages vous paraîtront trop étranges pour avoir été inventés. Or, ne vous fiez pas aux apparences.

Et surtout, sachez que l'auteur de ce roman n'a nullement été inspiré par une série d'incidents qui se seraient réellement déroulés, voilà quelques années, dans la petite ville où il a grandi.

Ce n'est vraiment, vraiment, vraiment pas le cas.

Juré craché : toute cette histoire est entièrement sortie de l'imagination débridée d'un écrivain doté de beaucoup trop de temps libre.

Mais si, malgré tout, un doute persiste dans votre esprit, si vous croyez qu'il y a du vrai dans ce que vous vous apprêtez à lire... de grâce, n'en parlez à personne.

Jamais.

[00:00 DÉBUT DE LA COMMUNICATION]

*Tigidigidigidigidi!*

L'Homme en beige donne un coup de volant et range sa camionnette sur le bas-côté. Il coupe le moteur.

*Tigidigidigidigidi!*

Il tâte l'une après l'autre les poches de son veston.

*Tigidigidigidigidi!*

Il trouve son cellulaire dans la poche de droite, parmi de vieux tickets de caisse et un emballage à muffin rempli de miettes. Il répond.

— J'écoute.

— Tout s'est déroulé comme prévu?

L'Homme en beige note le poil d'inquiétude dans la gorge de la Dame.

— Affirmatif, madame. Le gorille est retourné dans sa jungle.

— Comment était-il?

— Il avait faim, je pense.

— Ça ne m'étonne pas. Personne ne vous a vu?

— À cette heure de la nuit, tout le monde dort.

— Bon... Il se trouvera quelque chose à manger, il s'endormira. Demain, il ne se souviendra plus de rien. On le prendra pour un fou et, d'ici quelques jours, il ira rejoindre ses semblables à l'Institut psychiatrique. Là-bas, il ne sera plus une menace pour le secret.

— Il était une menace, madame ?  
— Maintenant, il ne l'est plus, dit seulement la Dame en éludant la question.  
L'instant d'ensuite, elle a raccroché.

**[00:19 FIN DE LA COMMUNICATION]**

## ① Gare au gorille!

Quatre minutes avant le milieu de la nuit. Mis à part l'épicier, une caissière, deux policiers, un lieutenant, une demi-douzaine de curieux en pantoufles et un primate sorti de ses gonds, tout le monde dort à poings fermés.

Commençons par dire qu'Ivan Dioz est le propriétaire de la seule épicerie de Grise-Vallée, l'Hypermarché. Ajoutons qu'il est le père d'un sac à blagues que nous connaissons bien, Yann Dioz. D'ailleurs, en ce qui concerne l'humour, le père et le fils se ressemblent beaucoup. Cette nuit, par contre, Ivan Dioz n'est pas d'humeur à nous en pousser une petite.

— J'aurais jamais dû ouvrir la nuit !  
JAMAIS ! répète-t-il.

En peignoir sur le trottoir, le bonhomme ventru s'arrache ce qui lui reste de cheveux.

— Ma pire idée à vie ! À VIE ! se lamentait-il de plus belle.

C'est que, voilà quelques mois, M. Dioz a eu la « brillante » idée d'ouvrir son épicerie 24 heures sur 24, sept jours sur sept. De cette façon, s'était-il imaginé, la clientèle serait mieux servie. Si une femme enceinte souffrait d'une rage de cornichons en plein cœur de la nuit, par exemple, elle n'aurait qu'à enfiler un pantalon et courir en acheter au

supermarché qui ne ferme jamais. L'intention était bonne, mais l'épicier a vite réalisé que le nombre de femmes enceintes insomniaques et amatrices de cornichons oscillait autour de zéro (0). Rares aussi sont ceux qui ont besoin de lait écrémé, d'huile végétale ou de saucisses merguez aux petites heures du matin.

— Mais à quoi j'ai pensé ? À QUOI ?

En fait, seuls les fauteurs de troubles savent profiter d'un supermarché ouvert la nuit. Bien sûr, lorsque toute la ville dort, c'est un jeu d'enfant pour un voleur de piller une épicerie. Quatre braquages ont déjà été perpétrés. Chaque fois, un type avec un bas de nylon sur la tête a sauté sur l'occasion et exigé le contenu de la caisse à la pointe d'un revolver.

Quatre vols en trois mois. Quatre caissières menacées par des bandits. Et tout indique qu'il y en aura une cinquième.

Cette fois-ci, la caissière se prénomme Sonia.

À 2h01, Ivan Dioz s'est fait tirer du lit par un appel du poste de police. Au téléphone, on lui a dit qu'un détraqué était entré à l'épicerie. L'épicier a enfilé un peignoir et des pantoufles. Au pas de course, il n'a fait qu'une bouchée des deux coins de rue qui séparent sa maison du supermarché. Arrivé sur place, il a trouvé une ambiance de carnaval nocturne, un cordon policier jaune en guise de banderole. Deux autos-patrouilles, un camion

de pompiers et une ambulance faisaient aller leurs gyrophares, répandant un peu partout leurs lumières rouges, bleues et blanches. Des voisins attirés par le boucan s'étaient transformés en spectateurs. Sur le trottoir, chacun jouait du coude dans l'espoir de voir l'action qui se déroulait derrière les vitrines de l'Hypermarché.

— Sûrement un malade mental ! a déclaré quelqu'un dans la petite foule.

— ... Ou alors un drogué en manque de drogue qui cherche de l'argent pour acheter sa drogue ! a renchéri un autre.

Ce spectacle dure depuis quarante-cinq minutes.

Ivan Dioz n'en sait pas plus que les curieux sur le trottoir. Ce qu'il sait cependant, c'est que Sonia est coincée sous le bras d'un fou furieux. Et que tout cela ne serait pas arrivé si l'épicerie avait été fermée. Vous comprenez pourquoi il s'arrache les cheveux.

— C'est ma faute ! MA FAUTE ! chiale-t-il. Une main se pose sur son épaule.

— Ça va aller, monsieur Dioz, dit une voix râpeuse derrière lui.

Assisté de son fidèle gobelet à café, le lieutenant Schako, de la police de Grise-Vallée, tente de se faire rassurant. Il a au fond de l'œil une sorte de bienveillance de grand frère. Pour le reste, l'enquêteur traîne son air habituel de cadavre en imper. Par chance, à défaut d'être bel homme, Schako est un sacré bon poulet.



Lui et Ivan Dioz regardent l'escouade de policiers se faufiler à l'intérieur du supermarché. Pendant ce temps, dans l'allée des surgelés, le fou à lier fait voler des boîtes de croquettes de poisson.

— Je me fiche qu'il détruise mon magasin, dit Ivan Dioz au lieutenant Schako. Mais s'il touche un cheveu de Sonia...

L'épicier garde pour lui la fin de sa phrase. S'il avait pu, il serait entré dans l'épicerie et aurait lui-même tiré Sonia des paluches de ce King Kong. Les gros lards ne lui ont jamais fait peur. Dans son jeune temps, il a fait de la boxe.

— J'ai fait de la boxe, dans mon jeune temps, vous savez...

— Ne vous inquiétez pas, dit Schako. Mes gars sont des pros.

À travers les vitrines du supermarché, Ivan Dioz peut voir la « chose ». Un ogre de deux mètres, les cheveux frisés, les bras gros comme des troncs d'arbres, broie maintenant des bananes au rayon des fruits et légumes. De temps en temps, il regarde en l'air et hurle : « Titard Mahut ! » C'est tout ce qu'il fait depuis plusieurs minutes.

— Qui c'est, ce Titard Mahut ? demande Ivan Dioz.

— Jamais entendu parler, dit Schako. Une chose est sûre : si ce détraqué cherche quelqu'un, il s'est trompé d'adresse. Et s'il ne veut pas dialoguer avec nous... on va devoir passer au plan B.

Le lieutenant saisit son mégaphone pour appeler un de ses hommes.

— BARBUTE! s'écrie-t-il.

Un jeune agent trop petit pour son uniforme accourt. Il a les joues rouges, et sa nervosité hurle au monde entier qu'il en est à sa première mission.

— On passe au plan B, lui fait savoir Schako.

Le jeunot fixe son patron d'un air à la fois innocent et interrogatif.

— Euh... le plan B, lieutenant?

— Oui, le plan B.

— Euh... c'est que... je ne savais pas qu'il y avait un plan A, lieutenant. Alors, vous comprenez, le plan B, je le connais encore moins...

— Il faut tout vous expliquer? Allez! Chatouillez-moi cet animal!

Barbute est démuni devant les ordres nébuleux de son chef. Un autre agent plus costaud, plus blond et plus expérimenté apparaît derrière lui et lui secoue les épaules.

— Relaxe, la recrue, dit-il. Il y a une première fois à tout. Et, parce que je suis gentil, je vais te laisser jouer avec mes jouets...

En disant cela, le collègue met entre les mains de Barbute le « jouet » censé « chatouiller l'animal ». Le jeune policier malgré tout comprend tout: il s'agit d'un pistolet électrique. Aussi connue sous le nom de « pistolet paralysant », cette arme de poing propulse des électrodes. Lorsqu'ils atteignent la personne visée, ils libèrent une décharge de

50 000 volts. Le genre de chatouillis qui peut transformer en pâte molle n'importe quel dur à cuire.

— Ne me décevez pas, Barbute, dit Schako.

Le jeune agent étudie l'arme pendant quelques secondes. Il a appris à la manipuler à l'école de police, mais il ne s'en est encore jamais servi contre de véritables criminels. Pour son baptême du pistolet électrique, il aurait préféré avoir affaire à un plus petit « animal ». Hélas ! La bête fait deux fois sa hauteur et trois fois sa largeur. Certaines premières fois sont pires que d'autres...

Barbute remonte son pantalon, prend son courage à deux mains et avance vers l'Hyper-marché. Son collègue blond le suit.

— Avec ce truc... pas de risques qu'ils blessent Sonia ? demande Ivan Dioz.

— J'ai confiance en mes gars, dit Schako.

Dans l'épicerie, Sonia est toujours coincée sous l'aisselle de l'armoire à glace (je vous épargne la description de l'odeur). Elle crie de tous ses poumons :

— **AAaaahhhhaaaaAAAAAAh !**

Après avoir réduit en purée la moitié du rayon des fruits et légumes, le forcené se dirige vers l'allée des condiments.

L'agent Barbute et son collègue sont entrés dans l'épicerie. Ils sont parvenus à ramper jusqu'à une pyramide de pots de mayonnaise à prix coupés sans être repérés par le fou. Celui-ci s'attaque maintenant aux

bouteilles de ketchup. Il fait voler en éclats toutes celles qui lui tombent sous la main. Cela provoque un vacarme infernal.

*PLINGKAPLANG! PAKLINGKLANGPA-TAKLANG!*

Derrière leurs pots de mayonnaise, les deux policiers attendent le bon moment. Ils doivent s'approcher le plus possible de la bête. Le pistolet électrique a une portée d'un peu moins de huit mètres. S'il est trop loin, Barbute risque de rater sa cible. Son collègue et lui avancent encore un peu tandis que le gorille continue de faire éclater des bouteilles de ketchup.

Dehors, Ivan Dioz retient son souffle. Schako regarde ses gars les bras croisés. Les curieux ne disent plus un mot.

Dans l'épicerie, Barbute décide enfin d'avancer. Il fait un pas pour contourner la pyramide et filer vers l'allée des condiments, mais le plancher maculé de ketchup est devenu glissant.

Et l'agent Barbute n'est pas le plus adroit des policiers.

Il dérape sans aucune élégance et, dans un geste spontané destiné à ne pas se retrouver sur le fessier, s'agrippe à la première chose à portée de main. Un pot de mayonnaise. Et pas n'importe lequel : celui qui, parmi d'autres, constitue le bas de la pyramide.

La gravité étant ce qu'elle est, tous les pots des étages supérieurs s'éclatent la figure au sol. Le tintamarre qui s'ensuit ressemble

à celui d'un abat dans une allée de quilles. La sauce blanche se mélange au ketchup sur le plancher, ce qui fait une trempette que je vous recommanderais si nous mangions de la fondue.

Ce qui n'est pas le cas.

Bien entendu, le bruit alerte le fou furieux. Celui-ci interrompt son saccage et vise du regard les deux flics. Il a les cheveux poisseux. Ses yeux sortent presque de leurs orbites. Il expulse son souffle de ses narines dilatées. Il ressemble à un taureau prêt à charger.

Au bout de l'allée, Barbute est sur le dos. Son collègue est juste derrière et tente de l'aider à se relever, mais il glisse à son tour dans la sauce. Disons qu'ils ne vivent pas les instants les plus glorieux de leur carrière.

L'énorme homme lâche alors Sonia et se rue vers notre pitoyable duo d'agents de la gaffe. Il fait trois grandes enjambées pour prendre son élan et saute. Un bond prodigieux d'au moins trois mètres. Il rugit.

Barbute n'a le temps que d'empoigner son pistolet électrique. Il vise le thorax du gorille en plein vol. Il appuie sur la détente. Deux électrodes sont lâchées. Tels de minuscules pitbulls, elles mordent la poitrine du monstre au plus haut de son saut de l'ange. La décharge de 50 000 volts fait son effet.

— AAAAAAAAAARGGGHHH !

La pièce de viande est saisie. Elle s'écrase lourdement sur le sol recouvert de ketchup et de mayonnaise.

— Il est cuit ! lance l'agent Barbute.

Le jeune policier n'est pas peu fier de sa prise. Du bout du pied, il tâte le flanc du balourd pour vérifier qu'il est bien paralysé. Son collègue s'empresse de lui passer les menottes. La paralysie causée par le pistolet électrique n'est pas éternelle.

Dehors, Schako lève un pouce en l'air et prend son mégaphone pour donner ses ordres.

— Beau travail, Barbute ! Ficelez-moi ce jambon et sortez-le de là.

Ivan Dioz respire de nouveau. Il aura un gros, gros ménage à faire demain pour rendre son épicerie présentable, mais par miracle, personne n'a été blessé.

C'est l'essentiel.

Quelques minutes plus tard, les policiers hissent la baleine ligotée à l'extérieur du supermarché, aidés de deux ambulanciers.

— Où l'emmenez-vous ? demande Ivan Dioz à Schako.

— À l'hôpital, puis... on verra.

Quelques minutes plus tard, une civière transportant le fou furieux passe près des deux hommes. Le lieutenant jette alors un œil à celui qui lui aura fait vivre une belle nuit d'enfer. En voyant son visage, il laisse tomber sur le trottoir son éternel gobelet à café.

— Je ne le crois pas ! dit-il.

Pourtant, il en faut beaucoup pour ébranler ce policier. Schako en a vu des vertes

et des pas mûres au cours de ses vingt-deux ans de métier.

— Je connais ce gars-là ! Il est disparu dans les grottes de Grise-Vallée il y a deux ans... Comment il s'appelait, déjà ? Felipe... Felipe Quelque-Chose...

C'est un vrai plan de fou. Imaginez. En pleine nuit, franchir la grille de l'Institut psychiatrique de Radicelle, escalader le mur d'enceinte, pénétrer à l'intérieur, puis libérer le plus dangereux patient.

Un vrai plan de fou, et Simon et Lili le savent. Mais rien n'arrête les deux journalistes lorsque le patient en question n'est nul autre que ce gorille que l'on croyait disparu. Un certain Felipe...

La série *Le Cratère* :  
la critique est épatée !

«Ce roman aborde plusieurs sujets, verbes et compléments!»

- Une prof de français que vous connaissez peut-être

«Ce roman est sous-titré pour les malentendants!»

- L'Association du sous-titrage pour malentendants

«Ce roman m'a fait scier!»

- L'arbre qu'il a fallu abattre pour imprimer ce livre

«J'ai adoré CHAQUE PAGE de ce roman (excepté la page 74, qui était franchement nulle).»

- Quelqu'un qui prouve que la perfection n'est pas de ce monde